

Dans la cour de notre maison d'autrefois, tout près du porche, il y avait un coin plein de gravier. Quand il pleuvait, l'eau déferlant de la gouttière lavait et agitait les petits galets brillants. Je n'avais pas le droit de jouer avec, ce que j'avais peine à supporter, parce que j'aimais les cailloux et les flaques d'eau. Ronds, de toutes les couleurs, à mes yeux d'enfant ils semblaient des pierres précieuses, et la flaque semblait l'infini, le ciel – mais un ciel d'eau –, les nuages – mais seulement leur image –, la maison et moi-même, pour de vrai et en même temps pas vraiment.

Sachant que je n'aurais pas obéi à une simple interdiction, mon père et ma mère m'avaient expliqué pourquoi je n'avais pas le droit de jouer avec les cailloux. Ils me dirent que dans ce coin de la cour, il y avait autrefois un puits, certes comblé depuis longtemps, mais les vieux puits étaient traîtres, le sol pouvait s'enfoncer, s'ouvrir, et c'en serait fait de moi. Quand un ancien puits s'effondrait, il engloutissait celui qui se tenait dessus.

J'aimais mes parents, je ne voulais pas leur faire de peine en leur désobéissant, mais je n'acceptai pas leurs arguments. Je n'avais pas peur du vieux puits, j'avais envie d'y descendre, je n'imaginai pas expérience plus excitante que de sentir le sol couvert de gravier s'ouvrir pour de bon et de m'y enfoncer doucement. La magie des puits visibles m'attirait, à plus forte raison celle d'un puits invisible qui me faisait miroiter la découverte des secrets cachés au fond. Mais comme on me l'avait fait promettre, je me tenais docilement à l'écart de ce coin interdit et le regardais de loin avec envie.

Mes parents cherchaient constamment à m'épargner quelque chose qu'ils ne savaient pas nommer, mais dont ils sentaient la présence autour de moi depuis ma naissance. Jusqu'à leur dernier jour, ils n'ont pas su ce que c'était, mais ils le redoutaient et se sont toujours efforcés de me diriger, de jalonner mes chemins en indiquant les points dangereux, à la façon des anciens cartographes sur des cartes médiévales. La vie leur a été clémente, elle les a maintenus jusqu'à leur mort dans l'illusion qu'ils pouvaient s'interposer entre moi et ce quelque chose d'indéfinissable qu'ils craignaient tant. Ils n'ont jamais réalisé la puissance dévorante de mon métier.

Tous les deux m'ont quittée à présent, et moi, j'ai quitté la ville où j'ai passé les vingt-trois premières années de ma vie. Lorsque je franchis de nouveau le porche de notre ancienne maison, je n'entends plus l'interdiction qu'ils m'avaient faite par amour, je peux jouer avec les cailloux et fouler le sol détrempé. Si le vieux puits s'ouvre, je peux descendre là où rien n'a changé, je peux invoquer dans les décors de mon enfance ce qui fut, ceux qui furent, ceux que nous étions. Quoi qu'il m'arrive au fond du puits, personne n'a peur pour moi à présent,

ce sont des étrangers qui habitent notre cour. Il n'y a personne pour me crier de m'éloigner du puits, je suis une adulte, je n'ai ni père, ni mère.

## Mes parents

Je suis née de l'union de deux écrivains qui n'ont pas consacré leur vie entière aux arts. Cependant, leur tragédie n'a pas été d'en souffrir, mais de ne pas avoir reconnu leur véritable vocation, ou, quand ils l'ont fait, d'y avoir renoncé sans même essayer de changer de voie. S'il leur arrivait de se sentir à l'étroit dans leur existence, ils ne cherchaient pas à l'élargir, mais, effrayés, ils croyaient que c'était de leur faute, que leurs dimensions étaient anormales, et ils se recroquevillaient aussitôt pour tenir dans l'univers dont ils avaient failli dépasser les limites. Pourtant, les visages d'écrivains amateurs et professionnels leur souriaient sur les portraits de famille ou dans des albums de photos. Dans notre bibliothèque on trouvait *Puszták Világa* (Le monde des pusztas), le recueil de nouvelles de mon grand-père Jablonczay, et à côté, ses poèmes réunis dans un recueil à reliure bleue. On pouvait lire les poèmes de mon grand-père paternel dans la collection du *Vasárnapi Újság*<sup>1</sup>, et un de nos tiroirs recelait un manuscrit à la belle écriture : l'un de mes arrière-grands-pères avait consacré ses soirées à traduire Virgile. Gyula Sárosy<sup>2</sup>, auteur de *Arany Trombita* (La trompette d'or) était un cousin de mon grand-père Szabó, de même que Lajos Szakál<sup>3</sup>, auteur de l'« Appel au comitat<sup>4</sup> » — devenu une chanson populaire — et du recueil *Cimbalom*. (Le mystère d'*Ingeborg önszületése napján*<sup>5</sup>, un poème de Sárosy, dont l'amertume est due à l'oppression autrichienne, est l'un des premiers que j'ai mis beaucoup de temps à élucider. Je comprenais qu'il y était question de naissance — le fait de se donner soi-même naissance était moins clair —, quant au nom d'Ingeborg, il était pour moi d'un fantastique insensé. Le *Megkövetem* de Lajos Szakál était bien plus compréhensible : fille de juriste, je savais depuis longtemps ce qu'étaient une « ville royale libre » et un « comitat », en quoi ils se distinguaient, de même que je connaissais les deux drapeaux indiquant laquelle de leurs

---

assemblées était réunie. Aujourd'hui encore, je ne peux pas voir du bleu et blanc ou du bleu et jaune sans penser à ma ville natale et au comitat de Hajdú.)

Ma mère a écrit des nouvelles, un roman, des pièces de théâtre, un grand nombre de contes. Un jour, elle a voulu faire publier ses contes, mon père a cru judicieux d'écrire à la maison d'édition de Budapest de ne pas tarder à accepter sa proposition, car d'autres éditeurs s'intéressaient à ces œuvres. L'éditeur répondit qu'il ne pouvait pas en envisager la publication avant l'année suivante, et qu'il ne fallait donc pas attendre si d'autres étaient disposés à les éditer plus tôt. Le livre est resté en plan, comme bien d'autres choses, en fait, comme la vie réelle. Les œuvres de mon père – des sonnets, une autobiographie en vers, de remarquables nouvelles, des chroniques – sont restées inédites, il ne lui est pas venu à l'idée de les montrer à quiconque à part nous. Ma mère a longtemps caressé l'espoir de gagner un peu d'argent grâce à ses travaux littéraires, mon père n'a même pas essayé, il ne prenait pas son talent au sérieux. D'autres personnes écrivaient dans la famille : ma chère tante maternelle — que nous surnommions Pelikán —, les frères aînés de mon père qui composaient aussi la musique de leurs livrets d'opéras, un de mes cousins dont les romans furent publiés à l'étranger. Zoltán Ambrus et Kálmán Csathó étaient nos parents, de même que Gyula Dési-Leidenfrost, nous comptions Kálmán Thaly et Zsolt Beöthy<sup>6</sup> parmi nos proches. Du côté de ma mère comme de mon père, nous étions imprégnés de littérature.

À présent je le sais, c'est précisément ce caractère naturel de la littérature qui les a empêchés de réussir. La capacité d'écrire en vers ou en prose était une caractéristique, un profil de leurs familles, au même titre que le talent musical ou une certaine couleur de cheveux chez d'autres. Puisque tant de parents se livraient à l'écriture, personne ne prenait trop au sérieux ses propres œuvres, et encore moins celles de ses enfants ou d'autres membres de la famille. Si quelqu'un avait soutenu mes parents, les avait encouragés, convaincus de leur vocation, s'ils avaient disposé d'une base où s'appuyer, ils auraient été eux aussi des écrivains de métier, je n'aurais pas été la seule. Mais il ne s'est trouvé personne pour résoudre leurs problèmes, ma mère avait grandi sans mère, son enfance n'avait été que peur, blessures, manque d'assurance, puisque chez sa grand-mère, elle ne vivait pratiquement que de charité. Mon grand-père paternel (l'auteur des *Yeux noirs*) avait décidé de l'avenir de ses fils en cadence : un prêtre, un juriste, un prêtre, un juriste, un prêtre, un juriste. Que le benjamin – mon père – puisse devenir autre chose, il n'en a pas été question, il ne pouvait pas en être question ; le malheureux ingurgita donc le droit civil et institutionnel à l'académie de droit,

---

alors qu'il faisait partie du cercle d'Ady<sup>7</sup> et qu'il fut l'un des premiers à qui le poète dédicaça son fameux recueil publié à Debrecen. Combien de fois a-t-il raconté avec fierté et modestie qu'à l'issue d'une fête, Ady et lui avaient chevauché le lion du Monument aux Héros ! Et derrière ses souvenirs, derrière le récit des soirées passées au café en compagnie du poète, on pressentait que, sans le dire, il aspirait à vivre une autre existence, et à reconnaître sa propre faiblesse : il n'avait pas le courage de dévier de la voie que le révérend, son père éminemment talentueux et sévère, lui avait assignée.